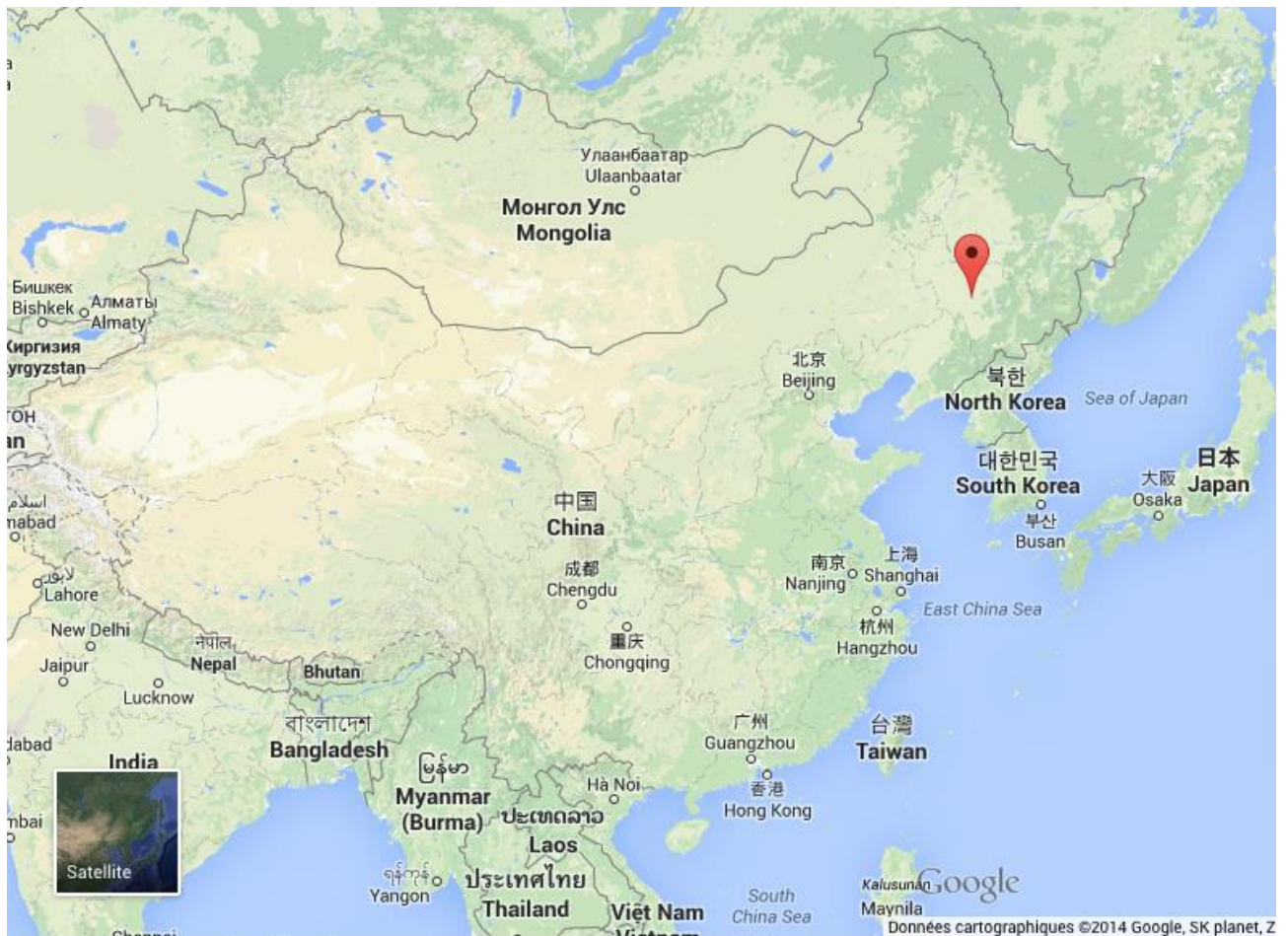


J'ai grandi à Chang Chun (长春), une ville au nord-est de la Chine.



Le nom de la ville signifie littéralement : Long Printemps. En réalité, il y a 5 mois d'hiver et 5 mois d'été. Donc printemps et automne sont très courts.

En hiver, la température peut descendre jusqu'à -30 degrés. Il faut donc bien se couvrir tout le corps, y compris la tête, les oreilles et le visage avant d'ouvrir la porte pour sortir. Quelques écoles et collèges équipés (dont ceux que j'ai fréquentés), amenaient en cours de sport leurs élèves patiner sur le lac de la ville entièrement gelé.

Mes parents sont originaires du sud. Ils ont tous deux fait des études de mathématiques à l'école normale de Changchun, c'est même là qu'ils se sont rencontrés. Ils se sont ensuite mariés dans cette ville. À la fin de leurs études en 1957, ils ont été retenus, parmi les 5 meilleurs de la promotion, comme enseignants en mathématiques dans la même école. La photo ci-dessous, prise vers 1956 devant l'entrée principale de leur école, on peut voir mon père tout à gauche, ma mère à la 3^{ème} place en partant de la droite. Au milieu, mes grands-parents maternels ; à droite, mon oncle maternel et sa fiancée. À la deuxième à gauche, un des frères de mon père.



En 1970, dans un mouvement politique national, mes parents, mon frère et moi-même, alors respectivement âgés de 9 ans et 7 ans, avons été envoyés à la campagne de la région, pour une durée indéterminée. Nous allions être « rééduqués par des paysans », comme le disait le nom de ce mouvement. Au final nous y sommes restés pendant deux ans - d'autres que nous n'ont pas eu la chance de rester aussi peu de temps.

C'était une campagne extrêmement pauvre. À cause d'un climat défavorable, la récolte du riz et du maïs ne pouvait se faire qu'une fois par an (alors qu'au sud on pouvait obtenir jusqu'à trois récoltes par an).

Nous n'avions ni eau courante ni électricité. Le soir, le peu d'argent que nous avions à disposition ne nous permettait pas de laisser les lampes à huile longtemps allumées, ce qui nous obligeait à aller nous coucher tôt.



Quant à l'eau, nous devons aller la chercher au puits du village, puis la ramener par 'bian dan' (扁担) c'est-à-dire grâce à un système composé d'une tige de bambou posée sur les épaules, sur chaque bout duquel on a attaché un seau d'eau.

Pendant l'hiver, le contour du puits était entièrement verglacé, et la manivelle du puits complètement gelée. Le chemin qui nous y menait était souvent glissant. On nous a très vite appris à ne jamais poser son doigt mouillé sur une paroi métallique en cette saison, au risque de voir notre doigt immédiatement collé à la paroi par une fine couche de glace.



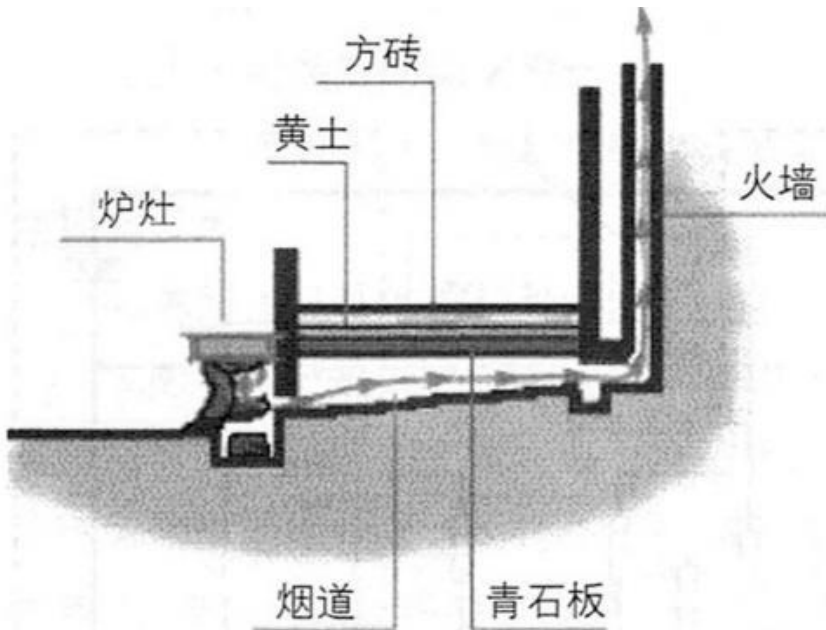
Au début, notre famille était logée dans une famille paysanne. Leur maison possédait une entrée contenant un four en terre qui servait de cuisine, sur lequel était déposé une grande casserole en fer ayant un diamètre d'environ 60-70 cm, comme sur cette photo (mais sans le carrelage).



On y cuisinait des aliments à multi-cuisson ; comme ici : on fait mijoter un plat et en même temps griller des pains à base de farine de maïs. Ces petits pains sont bons à croquer juste à la sortie de la cuisson, mais deviennent très vite immangeables. C'était malheureusement notre aliment principal.



Derrière l'entrée-cuisine, il y avait une unique grande pièce, avec un grand lit de terre sur lequel dormait toute la famille de notre hôte. Le lit était connecté au four de la cuisine par une sorte de conduite de cheminée, ce qui était un moyen de chauffage.



Notre famille dormait dans un deuxième lit sur le côté opposé de la pièce. Comme notre lit se situait à la fin des conduites du chauffage, il n'était pas bien chaud en hiver.

On posait une sorte de futon, un matelas en coton, sur le lit dur. Dans la journée, les couvertures étaient pliées, et avec une table basse, le lit devenait un salon. Cette photo est une version moderne et luxueuse de ce que j'ai connu.



Pour chauffer le four, il fallait aller chercher soi-même du bois (brindilles et bûches) à la montagne. Mon frère se rappelle encore de ces multiples sorties avec mon père.

Je me souviens d'un incident : la dame de notre famille hôte a un jour très fortement hurlé contre son fils de 17 ans, pour la raison qu'il avait bu, pensant que c'était du vin, toute une bouteille de vinaigre qu'elle avait achetée pour un an de cuisine.

Les paysans portaient leurs vestes et pantalons rembourrés de coton directement sur le corps, sans aucun sous-vêtement. Il paraît qu'il y avait même des familles avec une seule veste à partager, donc une seule personne à la fois ne pouvait sortir de la maison.

Le soir, les paysans retournaient les manches de leurs vestes, puis y cherchaient soigneusement des puces et s'en débarrassaient en les mangeant. La première fois que j'ai vu cela, mon choc a été aussi grand que, je crois, leur choc l'a été la première fois qu'ils nous ont vus nous laver les dents.

Sur la surface du four que j'ai connu, il y avait un petit creux de la taille d'une carafe pour y laisser de l'eau et ainsi avoir constamment de l'eau chaude. Je trouvais que c'était une idée ingénieuse, car je n'ai jamais connu ailleurs, de toute mon enfance en Chine, de robinet d'eau chaude.

Quelques mois plus tard, on nous a relogés dans une maison indépendante, mais très humide. Je crois que c'est là que ma mère a attrapé une maladie (une sorte de rhumatisme) de longue durée.

Dans notre propre maison, nous avons une cour. Et à la grande joie des enfants, nous élevions nous-même des poules, des canards et des cochons. Nous avons même un chien. Mon rôle était d'estimer chaque matin combien d'œufs allaient être pondus, et ensuite de passer à la chasse de ces œufs toute la journée dans tous les coins de la cour, comme ce que font les enfants ici le jour de pâques. Parfois, je tombais sur un œuf qui venait d'être pondu : c'était tout doux et tout chaud dans le creux de mes mains, un vrai trésor ! Mon frère, lui, amenait nos canards à la rivière le matin et les récupérait le soir. J'étais toujours impressionnée par sa capacité à reconnaître nos canards parmi le grand groupe de canards de tout le village.

Il n'y avait pas de système d'évacuation des eaux usées. On rejette l'eau usée directement dans la nature. Nous devions donc nous brosser les dents dans la cour. Les bains se faisaient dans une grande bassine en bois. En hiver, évidemment, nous n'avions pas d'autre choix que de prendre aussi peu de bains que possible.



Les toilettes, c'était juste un grand trou creusé dans un coin de la cour avec des marches pieds par-dessus, loin de la maison et entourée par une palissade en paille. En hiver, il fallait à tout prix éviter de se lever durant la nuit pour y aller.

Les vêtements et les cheveux se lavaient ainsi :



Il y avait une petite boutique où on pouvait acheter une sorte de savon pour laver les vêtements, une autre sorte pour laver le corps, un seul type de papier toilette, brosses à dents, dentifrice etc. Mais il n'y avait aucun produit frais.

Il relevait à chaque famille, aussi bien en ville qu'à la campagne, de stocker suffisamment de choux et de pommes de terre pour survivre l'hiver. En automne, on déshydratait les choux sous le soleil, une activité à laquelle les enfants participaient avec joie: il fallait étaler les choux le matin en plein air, les tourner plusieurs fois dans la journée, puis les ranger le soir, et ce pendant deux ou trois semaines environ.



Ensuite on réservait les choux déshydratés dans une cave de la famille, bien plus petite et primitive que celle sur la photo ci-dessous (qui est moderne et industrielle) :



L'entrée de notre cave ressemblait plutôt à celle-ci :



Je me souviens d'une histoire que ma mère avait raconté : un soir en automne, prise de fatigue, une famille du village avait décidé de retarder au lendemain le rangement de la récolte de pommes de terre. Mais par malchance il avait gelé cette nuit-là, ce qui avait amené toute la famille au bord de la famine durant l'hiver qui suivait.

Comme en Europe, la choucroute était aussi un moyen de réserver de la nourriture pour l'hiver. Chaque famille en fabriquait en grande quantité et la rangeait dans des seaux en terre cuite.

Il faut avouer qu'une telle choucroute sans charcuterie ni matière grasse n'était pas vraiment un mets appétissant...



Un jour pendant que l'on était à la campagne, ma grand-mère maternelle est morte brutalement dans un village près de Pékin. Mon grand-père n'a pas pu supporter le choc et est tombé gravement malade. Ma mère a décidé d'aller le voir en amenant mon frère. Mais sur le quai à l'heure du départ pour Pékin, je ne voulais pas être laissée derrière et suis parvenue à monter dans le train avec eux. Or ma mère avait seulement assez d'argent pour un aller-retour pour deux personnes, et en payant un ticket de plus pour moi, elle ne savait plus comment nous ramener à la maison.

A Pékin, ma mère allait à l'hôpital tous les jours tout en nous laissant jouer avec notre jeune cousin (le fils du couple à droite de la photo de famille, qui est d'ailleurs devenu une star de cinéma à Hong Kong des années plus tard). Malgré la présence et le soin de ma mère et de mon oncle, mon grand-père n'a pu surmonter son chagrin et est décédé deux mois après la mort de son épouse. Au moment de sa mort, son fils (mon oncle) a retiré le peu d'argent liquide qu'il y avait dans la poche de sa chemise et a tout donné à ma mère. C'est ainsi que nous avons pu rentrer à notre village.

Après deux années de « rééducation par des paysans », mes parents ont été rappelés à reprendre leurs fonctions en ville et nous sommes retournés à Changchun. La qualité de vie avait cependant beaucoup baissé, et nous nous sommes retrouvés à loger dans un immeuble construit lors de la seconde guerre mondiale par une banque japonaise, lorsque les japonais avaient envahi la Chine et mis en place un état fantoche de Mandchoukouo, dont la capitale était Chang Chun.

Le joli appartement style japonais que nous avions a ainsi été remplacé par un petit logement de deux pièces n'ayant qu'une seule fenêtre, à côté d'un autre local d'une autre famille dans la même composition, les deux appartements étant seulement séparés par une mince cloison. La lumière traversait le haut de la cloison, et on entendait clairement le collégien de la famille voisine pratiquant son japonais qu'il apprenait à l'école.

L'entrée de notre local donnait sur un long couloir. A la construction de l'immeuble, cinq bureaux carrés et un grand coffre-fort appartenant à la banque japonaise étaient alignés face à ce couloir. Par la suite, chaque bureau a été séparé en deux plus petits appartements pour accueillir les familles comme nous.

Les cuisines étaient dans le couloir, devant chaque appartement. Les deux familles juxtaposées partageaient un robinet/lavabo d'eau froide, parfois gelé pendant l'hiver. La cuisine et le chauffage se faisaient avec gaz, dont le tuyau était également gelé occasionnellement. A l'heure de la préparation du dîner, toutes les familles faisaient sauter des légumes dans un wok en fer avec une spatule en acier. Les bruits des contacts métalliques formaient une drôle de symphonie.



Les toilettes étaient communes au milieu du couloir, comme dans des résidences universitaires. Il y avait des salles de douches municipales ouvertes deux fois par semaines.

L'économie du pays était au niveau le plus bas. Tout était rationné : riz, farine, semoule, savon, sucre, viande et huile. On avait droit à 250 grammes de viande par personne par mois, ce qui pourrait être la masse d'un gros morceau de steak dans un restaurant français.

Cinq années plus tard, mes parents, ne pouvant plus supporter le climat du nord, ont réussi à être mutés (mission quasiment impossible à l'époque) à l'université de Wuhan (武汉)。

Là une vie entièrement nouvelle nous attendait... mais c'est une autre histoire.

A vrai dire, à part avoir été obligée de n'avalier que de la mauvaise nourriture, je n'ai pas spécialement de mauvais souvenir de cette expérience avec ma famille à la campagne. Mes parents, eux, devaient se soucier constamment de la vie quotidienne, de la santé de toute la famille, du travail rude dans les champs, et de leur avenir. Mais pour les enfants que nous étions, c'était plutôt la liberté totale dans la nature sans les dangers urbains ordinaires comme les automobiles ou la pollution ; nous vivions avec les montagnes, les rivières et les animaux.

J'ai eu d'autres contacts avec des paysans plus tard. Durant nos études au collège, des classes entières étaient parfois envoyées à la campagne en saison de semence et de récolte, pour apporter de la main d'œuvre. Je me souviens avoir planté des germes de plantes de riz dans des rizières, désherbé de longues lignes de champs de blé, et récolté manuellement du maïs. Mais c'était plutôt des sorties de classes de courte durée, qui n'avaient rien à voir avec la vie que j'ai eu avec mes parents.

Mon récit touche à sa fin. J'espère qu'il vous aura donné une idée de ce à quoi peut ressembler une vie dans un tout autre monde, à une toute autre époque.